

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DE LA MISE EN SCÈNE

PAR

MM. MESPLÈS ET RENÉ-BENOIST

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque Mois

24 NUMÉROS PAR AN

AVEC CINQ AQUARELLES ENCARTÉES DANS LE TEXTE

Prix : par An, 60 fr.; six Mois, 32 fr.; port en sus

Un numéro séparé : 3 francs



PARIS
A. LÉVY LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE LAFAYETTE, 13

1888

156
Rue de Rivoli

MAGASINS
DE
JOUETS

LES
PLUS VASTES
DE
PARIS

LE COTILLON
Accessoires pour la DANSE
300 FIGURES NOUVELLES ET INÉDITES
Vente et Location pour Paris et la Province

SPÉCIALITÉS D'ACCESSOIRES
POUR THÉÂTRES ET TRAVESTISSEMENTS

Manuel illustré de la Danse
LA PAVANE
Edition en noir, 4 fr. — Édition en couleurs, 5 fr.

Manuel de la Danse
LE COTILLON
Prix : 2 fr. — Illustré en couleurs, 3 fr.

PRIX FIXE

Exécution de tous modèles sur commande

CHAPPELLIER-BLAIN
65, rue Richelieu, 65
PARIS

PERRUQUES HISTORIQUES
Pour Costumes et Théâtres
Inventeur des célèbres
FARDS D'ASIE

D. BOR 19, rue Richelieu, 19
PARIS
Fournisseur de l'Opéra

SPÉCIALITÉ
DE
CHAUSSURES HISTORIQUES

MACHINES À COUDRE
Plisseuse surjetuse
Boutonnière

La Maison N. RAMOSESSET (27, rue Vieille-du-Temple, Paris), vend à garantie les machines de tous systèmes
RÉPARATIONS
FOURNITURES
ET ACCESSOIRES
GROS — DÉTAIL
Fort exemple au Compt.



DELPHINE BARON

COSTUMES HISTORIQUES
FANTAISIE

6, Boulevard des Italiens, PARIS
Ci-devant, 112, rue de Richelieu

LEBLANC-GRANGER

RICHARD GUTPERLE, Succr
FOURNISSEUR DE L'OPÉRA
ET THÉÂTRES ÉTRANGERS

Armes, Armures, Bijouterie pour Théâtre

12, Boulevard Magenta, 12
PARIS

Armes et Bijouterie historiques
Pour Costumes et Théâtres

TOUCHARD

Rue des Francs-Bourgeois, 48
PARIS

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

LE
COSTUME AU THÉÂTRE
ET A LA VILLE

REVUE DRAMATIQUE

Au Vaudeville : L'AFFAIRE CLÉMENCEAU; — Au Palais-Royal : LE RÉVEILLON
Au Théâtre Libre : LA SÉRÉNADE; — LE BAISER; — TOUT POUR L'HONNEUR
Aux Nouveautés : LA LYCÉENNE.

«... Et quand tu auras besoin d'une femme, tu feras comme moi, tu la payeras ce qu'elle vaut, ce qui ne te ruinera pas.»

Qui a dit cela?... M. Alexandre Dumas fils, l'auteur des *Idées de Madame Aubray*, de *l'Ami des femmes* et de *Denise*, le seul peut-être qui, de nos jours, ait, par son indulgence pour les fautes féminines, touché au quietisme de Victor Hugo,

Il est vrai que M. Alexandre Dumas fils a fait aussi le *Père prodigue*, le *Demi-Monde* et la *Femme de Claude*; qu'Albertine de Laborde, Suzanne d'Ange et Césarine sont sorties de son cerveau; qu'il a créé, dans la *Princesse Georges*, le personnage effrayant de la comtesse de Terremonde... et qu'on lui doit enfin la gracieuse évocation de la « Guenon du pays de Nod, » symbole affreux des maux sans nombre déchainés par la Femme sur l'Humanité souffrante...

En vérité, je ne sais pas de talent plus contradictoire et, par là, plus déconcertant que celui de ce grand artiste, qui est aussi un grand prêcheur, — et un prêcheur bien souvent fourvoyé...

Il est certes très hardi d'oser dire, comme beaucoup le font tous les jours : « Ceci est faux, — ou ne l'est pas » ; — mais pourtant, si quelque esprit semble aller volontiers, et le plus souvent comme par gageure, contre le sentiment de la majorité, c'est sûrement celui de ce maître écrivain qui consacre son beau talent à défendre tour à tour les thèses les plus opposées, se faisant presque un point d'honneur et une joie de virtuose de battre en brèche son opinion de la veille, dès que le sentiment commun a paru s'y ranger.

Puisqu'il nous donne l'exemple de l'indépendance et que, — par ce point tout au moins, — il est facile de l'imiter, nous le devons payer de retour... De même que, l'an passé, j'ai dit, avec tout le respect voulu, mon peu de goût pour *Francillon*, de même je suis bien heureux de dire ici toute mon admiration pour l'incomparable étude publiée en 1866

sous ce titre : *Affaire Clémenceau, — mémoire de l'accusé*. Si ce livre, malgré quelques fautes de détail, ne doit pas être œuvre de durée, je ne sais trop, à vrai dire, quels ouvrages de l'esprit sont appelés à passer à la postérité.

Maintenant M. Alexandre Dumas fils a-t-il été bien inspiré, — ou ne s'est-il pas laissé faire trop aisément violence, — en autorisant M. Armand d'Artois à tirer de son œuvre une pièce, dont le titre, à lui seul, est déjà un contresens puisque, en tout état, « l'affaire Clémenceau » ne viendra aux assises qu'après le dénouement?...

Je ne crois pas que personne puisse hésiter là-dessus... Non seulement les six tableaux très décousus et maladroitement reliés, que vient de nous offrir le Vaudeville, ne valent pas l'œuvre originale, mais encore ils constituent, — je tiens à le dire tout de suite, — un drame absolument médiocre.

Bien que l'auteur principal n'ait point signé la pièce et qu'il n'en accepte pas, dès lors, la responsabilité, sa griffe y est assez visible, pour que, dans la critique que je crois devoir en faire, je prenne la précaution de me mettre presque à l'abri de sa propre parole.

Adressant, en 1871, à M. Francisque Sarcey la préface de son acte *Une Visite de noces*, M. Alexandre Dumas fils s'exprimait en ces termes :

« Le théâtre, mon cher Sarcey, n'est pas le théâtre, il n'est que le spectacle si, un sujet étant donné, nous ne le poussons pas jusqu'à sa dernière conséquence... Vous, critique, vous n'avez pas à me dire : « Vous auriez dû prendre tel autre sujet ; » — vous avez à voir si du sujet que j'ai choisi j'ai tiré tout le parti que je pouvais tirer. »

Il n'est rien de plus raisonnable ; — et c'est d'après ce principe même que je me crois en mesure de démontrer à M. Armand d'Artois le parti insuffisant qu'il a tiré du sujet puissant de *l'Affaire Clémenceau*.

Vous connaissez le roman. Voici la pièce :

Pierre Clémenceau, fils naturel d'une pauvre petite lingère et d'un père dont il ignore le nom, est devenu de très bonne heure un sculpteur de talent, un des maîtres de son époque, grâce à l'appui d'un membre de l'Institut, le vieux Ritz, père d'un de ses camarades de pension, qui l'a pris tout enfant dans son atelier et lui a fait faciles les débuts de la vie. Il a ainsi trouvé chez le vieil artiste une aide aussi puissante, en tous cas plus utile qu'il n'en aurait sans doute reçue de son vrai père. Néanmoins, il souffre toujours de sa fausse situation, en parle plus que de raison et s'en exagère même les conséquences, puisque, arrivé déjà de façon inespérée, ayant obtenu rapidement l'indépendance et le renom, il se tient pour difficile à marier. — De fait, il est bien plutôt difficile à contenter; car il a déjà refusé plus d'un parti; entre autres, une charmante jeune fille, qui, sans l'avoir jamais vu, l'adore à cause de ses œuvres. C'est son ami Constantin Ritz, le fils de son maître, qui lui offre en vain cette enfant, — sans lui cacher d'ailleurs autrement que lui-même est l'amant de sa future belle-mère... (Cette inconvenance, fort inutile, n'était pas dans le roman)... Pierre refuse énergiquement: il n'épousera que la femme de son choix; il attendra que son cœur ait battu... Selon la théorie mystique, chère à M. Dumas, il s'est gardé chaste, pour elle, jusqu'à un âge assez avancé... Une seule fois, à la suite d'un dîner de camarades, qui fêtaient sa première médaille, grisé par leurs gais défis, il s'est manqué de parole et, depuis lors, a conservé une véritable horreur pour ce souvenir d'une fin d'orgie, pour la femme même que, ce soir-là, on lui a jetée entre les bras... « Je m'étais fait à moi-même, — dit-il, — le serment de n'épouser que la femme que j'aimerais et d'arriver à elle, vierge de cœur et de corps... D'abord je ne voulais causer à aucune femme, quelle qu'elle fût, le dommage qu'un homme avait causé à ma mère, et je ne voulais pas non plus qu'une maîtresse, choisie parmi celles que je pouvais avoir, embarrassât ma carrière et troublât ma vie... »

Le caractère du héros est donc admirablement posé: on peut s'en étonner, on est forcé de l'admettre, surtout chez un artiste épris de l'Immatériel, et qui dans la beauté de la forme voit seulement la source du Génie... (Quant à l'autre argument, celui tiré de la naissance et du culte filial, — le même que développera plus tard aussi Thouvenin, dans *Denise*, — que, « dans toute femme, un homme doit respecter sa mère, » — il n'est point lieu de s'y arrêter ici, ni de chercher à prouver qu'il n'est pas très loyal de venir toujours citer la Mère, chose sainte, à propos de la Femme, qui ne lui ressemble en rien. Un gros volume ne serait pas de trop pour dissenter avec fruit sur l'inanité de cet éternel sophisme; et M. Dumas lui-même, qui en a joué souvent, en a fait, je crois, bonne justice avec la seule petite phrase citée en tête de cet article.)

Vient donc, un jour, ce qui devait arriver: Pierre Clémenceau se laisse subjugué par la première coquine venue.

Au bal masqué que donne annuellement M. Ritz, une sorte de précieuse, M^{me} Lespéron, amène deux aventurières polonaises, la comtesse Dobronowska et sa fille Iza, — celle-là triomphalement vêtue en reine Marie de Médicis, celle-ci en petit page noir soutenant la traîne de sa mère.

Pierre remarque cette fillette, dont la beauté le frappe profondément. Quelques mots échangés avec elle le troublent plus encore... Vers la fin du bal, Iza s'endort sur un coin de canapé. On l'y surprend, et on engage Pierre à dessiner le portrait de la petite dormeuse. Quand elle s'éveille, celle-ci demande naturellement l'image; et c'est une occasion pour le sculpteur de demander à sa mère la permission d'aller le lui porter chez elle... On y consent après quelque hésitation, et, dans le misérable appartement que les deux femmes habitent au quai de l'École, en attendant que le czar ait consenti à leur rendre leurs immenses biens, Pierre devine une misère noire... On ne la lui cache point d'ailleurs... La jeune fille est seule quand il arrive: elle le met très ouvertement au courant de la situation; — et l'abandon de sa causerie achève d'empoisonner Pierre qui ne résiste déjà plus... La mère rentre en coup de vent. Le portier lui a dit qu'un jeune homme était là-haut!... Il n'en faudrait pas davantage pour compromettre sa fille, — une fille assez bien née pour épouser un roi!... Avec une brusquerie amusante, elle achève d'expliquer à Clémenceau la poignante étrangeté de leur situation et accepte, sans la moindre peine, l'offre qu'il lui fait d'un prêt de vingt-cinq louis, pour parer au plus pressé...

Pendant qu'il court les chercher, un jeune Russe, Serge Molloff, qui aime Iza depuis longtemps et l'épouserait volontiers sans l'opposition des siens, se présente à son tour chez la comtesse. Désespérant de vaincre la résistance de sa famille, il offre un mariage secret, qu'on régularisera plus tard... Il a seulement une phrase malheureuse, en ne cachant point à M^{me} Dobronowska qu'elle-même est le principal obstacle au consentement de ses parents à son mariage avec Iza... Sur quoi celle-ci, qui semblait n'attendre qu'un prétexte, de s'écrier qu'on insulte sa mère et de chasser le jeune homme avec dédain... Puis, seule avec la comtesse, elle lui déclare nettement qu'elle est lasse de végéter et d'attendre toujours, privée du nécessaire, le mariage incertain qui doit lui donner le superflu... Puisqu'il faut se marier et faire une fin quelconque, elle veut au moins épouser un homme qui ne lui déplaît pas, — Pierre Clémenceau, puisqu'on l'a sous la main... — Quand il revient avec l'argent, la petite rouée n'a pas de peine à l'amener rapidement à une demande en mariage, qui était acceptée d'avance.

..... Nous voici maintenant au quatrième tableau, — et la pièce n'est seulement pas commencée.

Dans une manière de salon, qui ressemble bien peu à un atelier de sculpteur, Iza, devenue madame Pierre Clémenceau, pose à demi nue devant son mari, amoureux comme aux premiers jours, et dont la célébrité va grandissant de plus en plus. Avec la petite Slave, un luxe énorme est entré au logis, si énorme que Pierre lui-même, malgré sa touchante naïveté, aurait peine à se l'expliquer, si la comtesse Dobronowska, sa belle-mère, n'était pas rentrée en grâce auprès du czar et, dès lors, en possession du grand domaine de ses pères... De là tous ces objets d'art qui encombrant la maison, ces parures magnifiques qui se renouvellent constamment au cou et sur les épaules d'Iza... Mais l'ami Constantin Ritz, qui, depuis peu, s'était éloigné de la famille, va, en se montrant de nouveau, nous donner le secret de cette soudaine opulence: Iza est devenue la maîtresse du prince Serge!.. Celui-ci, qui a hérité de son père, la fait profiter de la fortune qu'il n'a pas pu partager avec elle; — de sorte que, comme dans *les Lionnes pauvres*, le mari vit, sans s'en douter, presque aux dépens de l'amant de sa femme. Constantin profite donc d'une circonstance qui le met seul en présence d'Iza pour lui dire tout son mépris: « Madame, vous avez un amant! »... Si d'ailleurs il cache à Pierre ce que lui-même a découvert, ce que chacun sait dans le petit monde dont l'artiste s'est peu à peu retiré, c'est pour ne le point tuer par cette révélation...

Malheureusement, M^{me} Clémenceau mère, qui a continué d'habiter sous le même toit que son fils et qui va se mourant d'une maladie de cœur, surprend les dures paroles de Constantin: le chagrin l'empêche d'un coup, et, comme son fils rentre sur ces entrefaites, elle expire entre ses bras, sans lui dire l'affreux secret...

Ce secret, il ne l'apprendra que bien longtemps après, quand il aura déjà quitté le deuil... Une imprudence, ou plutôt une impudence d'Iza, qui n'a pas craint de lui laisser porter une lettre destinée à son amant et dont l'adresse dissimulait la véritable destination, fait connaître sa honte à Pierre Clémenceau... Après le premier cri de douleur, et avec une brutale énergie, il force Iza et la comtesse à entendre de la bouche de Constantin, mandé par lui tout exprès, le récit des turpitudes dont, depuis plusieurs années, elles ont souillé son nom; — puis il les chasse et va provoquer Serge, qu'il blesse en duel grièvement.

Le prince, qui est un galant homme au fond, et qui a peut-être assez d'Iza, la quitte après sa guérison... Elle le remplace par un roi, un souverain étranger dont on ne dit pas le nom, qui lui assure, pour sa vie, cinq cent mille livres de rente et l'installe en un palais somptueux, où se dresse à la place d'honneur la statue absolument nue que Pierre fit jadis d'Iza, « la Buveuse », son plus beau chef-d'œuvre, acheté en secret pour le compte du monarque...

Dans cette splendide demeure du Cours la Reine

que la comtesse Dobronowska, devenue la surintendante de sa fille, emplit de sa béate insolence de matrone, le roi vient secrètement deux ou trois fois par mois... Il doit y venir précisément le soir où Pierre Clémenceau, mandé par Iza, s'y rencontre avec son ami Constantin Ritz... « La Bête », — comme dirait M. Dumas, — a voulu se donner la joie féroce de prouver à Constantin que Pierre l'aime encore assez pour revenir, sur un signe, se coucher à ses pieds!... Et, de fait, à son premier appel, sans résister, sans comprendre pourquoi, l'homme docilement est accouru...

Quand elle a joui de ce premier triomphe, elle veut rester seule avec lui: elle éloigne donc sa mère et Constantin, et s'enferme avec son mari... Elle prétend le séduire encore; — et c'est même cette scène audacieuse qui justifie seule, en vérité, la mise au théâtre de l'œuvre... « Tout mon corps t'appelait! — lui dit-elle en substance. — Je n'aime que toi! je n'ai jamais aimé que toi!... Seulement, je ne peux pas plus me passer de ce luxe qui m'entoure que de ton étreinte chérie!... Tu es un grand artiste: tu dois rester digne et honorable. Il faut que nous divorçons. Tu seras mon amant, l'amant de la favorite, tu viendras quand tu voudras!... » Anéanti par la vue, par la voix, par l'odeur de cette femme naguère tant adorée, Pierre se lève chancelant et va pour se retirer: « A ce soir! » dit-il machinalement... Alors elle, très vite et très naturellement, presque avec grâce, et sans accent apparent de méchanceté: « Ah! non, ce soir, je ne peux pas!... » Ce mot fait bondir la chair de Pierre: le honteux partage lui apparaît dans toute sa hideur... « Ah! misérable, tu vas mourir! »... Il saisit un poignard qui traîne sur la table, et, après une courte lutte, jette Iza morte sur le parquet!... Et comme on vient: « J'ai tué le monstre, voilà tout! » dit-il en montrant le cadavre...

L'exposition est longue et ennuyeuse; — l'action s'engage beaucoup trop tard et elle languit jusqu'au quatrième acte. — C'est le dénouement qui a assuré le succès final de la pièce; — et je ne laisse pas pourtant de le trouver défectueux, — car il fausse absolument le caractère du héros.

M. Alexandre Dumas a dit lui-même, dans la préface de *la Princesse Georges*: « On ne doit jamais modifier un dénouement. Un dénouement est un total mathématique: si votre total est faux, toute votre opération est mauvaise. »

Or, le dénouement du livre était superbe.

On s'en souvient. Pierre cédait à Iza. Elle s'endormait le soir même entre ses bras... Alors il se levait au milieu de la nuit, et, demi-vêtu, s'en venait errer au salon où s'était tenu l'horrible entretien de la journée... Tout lui remontait à la mémoire. *Allons! si cette créature vivait encore le lendemain, elle ferait de moi le plus méprisable des hommes!*...

Voilà ce qu'il s'est dit avant de prendre le poi-

gnard et de revenir l'en frapper dans son lit. Voilà le vrai mot de l'œuvre, — celui qui n'est pas dans la pièce et qu'est impuissante à remplacer la réponse si applaudie : « Ah ! non, ce soir je ne peux pas ! »

« ... Pour mon honneur à venir, cette femme doit mourir ! » — voilà le seul sentiment qui peut justifier ce meurtre, accompli si longtemps après l'outrage. Pierre tue Iza pour sauver son âme, son avenir d'artiste, et surtout l'honneur de son fils, — de ce fils que la mère a oublié dans le roman, et que M. Armand d'Artois ne lui donne pas dans la pièce, ce qui est une très grosse faute... Il la tue pour ne pas devenir un misérable, et parce qu'il n'a pas mérité de le devenir...

Accompli comme il est dans le drame, le crime devient presque inexcusable : ce n'est plus le justicier qui frappe, c'est le mâle froissé dans son orgueil... Le dénouement de M. Alexandre Dumas, quoique très audacieux, pouvait se mettre à la scène : après un court espace de temps, pendant lequel celle-ci fût restée vide, l'heure aurait sonné deux coups ;... Pierre serait venu chercher le poignard ;... on eût entendu le cri, et l'effet de la rentrée de l'homme eût été, je crois, étrangement saisissant !...

Et qu'on ne se récrie pas sur le danger de pareille scène : on se permet de nos jours, sur le théâtre, de bien autres témérités !...

Une autre faute de M. d'Artois est, ce me semble, d'avoir supprimé purement et simplement l'infamie aventure, préparée par Iza, qui fait tomber inerte, entre ses bras, l'honnête Constantin lui-même, l'amî qui l'a démasquée... Cette chute complète de l'homme le plus sûr du monde, — une trouvaille de M. Alexandre Dumas, — expliquait seule, dans le livre, le retour de Pierre et justifiait sa venue à l'hôtel du Cours la Reine.

Je regrette aussi que l'important épisode du livre, — Iza s'échappant de Russie où sa mère la veut vendre, pour venir demander asile à Pierre qui la prend pour femme, — n'ait pu trouver place dans le cadre modifié de M. Armand d'Artois... Le mariage s'expliquait ainsi beaucoup plus naturellement.

Enfin, il n'était guère utile de moderniser le drame et d'en faire une comédie de mœurs absolument contemporaines. On y eût au moins gagné de n'entendre pas faire, sans nécessité, des allusions d'un goût douteux à la récente guerre du Tonkin.

Et, puisque j'en suis venu à parler de goût, je dois signaler, pour finir, deux véritables énormités qui ne visent, il est vrai, que des points de détail. La première, — c'est que la ruse infâme imaginée par Iza pour dépister son mari (ruse qui consiste, comme on sait, à éveiller ses soupçons à l'aide de lettres anonymes et à aller prier sur la tombe de sa mère, dès qu'elle se voit suivie par lui) devient absolument écoeurante à la scène, parce que l'auteur a eu le tort de faire raconter la chose par Iza elle-même, qui s'en vante comme d'un beau trait !...

La seconde, — c'est d'avoir mis sur le corps de la *Buveuse* la tête de l'actrice qui joue le rôle d'Iza.

Clémenceau dit, en effet, expressément, dans son mémoire, qu'il a eu soin, chaque fois que sa femme a posé, de se servir, pour la tête, d'autres modèles. Et c'est assez naturel.

Était-il possible, ayant à juger l'*Affaire Clémenceau*, de faire complète abstraction du roman et de l'oublier, pour ainsi dire, comme certains se vantent de le pouvoir faire, quand ils ont à parler d'une pièce tirée d'un livre. Pour ma part, je ne le crois pas. Ce qui est fait est fait et ne peut point ne pas avoir été. Et, dans la circonstance présente, c'est même extrêmement heureux ; car la pièce du Vaudeville sera sans doute oubliée depuis longtemps, qu'on relira encore avec émotion la belle étude de M. Alexandre Dumas fils...

M^{me} Tessandier a retrouvé, dans le rôle de la comtesse Dobronowska, son succès de l'*Age ingrat*. On ne saurait être plus naturellement « rastaquouère », abstraction faite de son accent auvergnat. Décidément la comédie est plus son fait que le drame.

M^{lle} Cerny a débuté dans le personnage périlleux d'Iza. Elle y a mis sa séduction naturelle, qui est grande, mais est encore bien petite fille et trop artificiellement vicieuse, pour représenter cette féroce incarnation de la femme. « Petit poisson deviendra grand »... Je me permettrai de lui dire, à titre de conseil, qu'elle continue à parler beaucoup trop vite.

Il m'a paru qu'on goûtait fort M. Raphaël Duflos, malgré l'indifférence complète qu'il semble avoir, en général, pour la plastique de ses rôles. A tous ses personnages il donne de parti pris même allure, même visage, même ton sombre et monotone. C'est ainsi que Pierre Clémenceau, le naïf, le chaste, le timide, devient avec lui un mondain plein de brusque aisance, qui donne bien plus l'idée d'un bourgeois que d'un artiste, et qu'on est tout surpris, dès lors, de voir se prendre au premier piège rencontré sous ses pas. Il a d'ailleurs des moments assez heureux de brutalité, mais est de plus en plus dépourvu de tendresse.

On ne peut guère reprocher à M. Dieudonné que d'être aujourd'hui trop marqué pour représenter Constantin Ritz, le jeune lieutenant de houzards.

M^{me} Raphaël Félix est assez terne quoique d'un sentiment très juste, dans le rôle de madame Clémenceau mère ; — M. Courtès paraît très effacé dans celui du sculpteur Ritz ; — Mme de Cléry est une bien belle madame Lespéron ; — M. Garraud est un Serge Moïloff d'une rare insignifiance ; — MM. Peutat et Bernès, — les massiers de l'atelier Ritz, — sont des boute-en-train peu gais ; — et Mlle Regina Ferney est un bien gentil fou de cour, qu'on ne voit pas assez longtemps, puisqu'elle n'apparaît qu'à l'acte du bal masqué.

La mise en scène et décors est digne du Vaudeville.

Le Palais-Royal a repris le *Réveillon*, un des bijoux de l'écrin Meilhac et Halévy.

Il y a déjà seize ans, ou peu s'en faut, que ces



LE CLUB DES PANNÉS
Les Statuettes de Sévres



LE CLUB DES PANNÉS
Le Florentin





E. Nespley

ALI-BABA
Morgiane (Kasax Costumes)



E. Mosplaz del.

trois actes apparurent pour la première fois sur la même scène, interprétés alors par Geoffroy, Lhéritier, Hyacinthe et Lassouche... Des quatre, les trois premiers sont morts...

C'est M. Daubray qui maintenant joue le rôle de Geoffroy. Il le fait avec sa finesse accoutumée, ce qui devient ici un contresens; car presque toute la drôlerie du personnage consistait précisément dans ce caractère de « gros bêta » que Geoffroy lui donnait si naturellement. M. Daubray, lui, met trop d'esprit là où il devrait n'entendre pas malice; il n'a pas l'air de se douter que son bonhomme est un imbécile, et ceux qui n'ont point vu l'ancienne distribution n'auront jamais l'idée de le prendre pour tel. Tout en étant fort amusant, il change ainsi le caractère du principal personnage.

Dans le rôle de Tourillon, le directeur de la prison, M. Milher ne me semble pas inférieur à Lhéritier. C'est dire qu'il est aussi amusant que possible.

Sans avoir, sous son costume de violoniste polonais, l'ahurissement impayable qui fit les trois quarts du succès de son devancier Hyacinthe, M. Calvin compose bien son personnage.

M. Hurteau, qui remplace Lassouche dans le rôle de Léopold, le gardien ivre de la prison de Pontcornet-les-Bœufs, n'a pas la moindre fantaisie. — Mlle Bonnet porte très gaillardement l'habit noir et le gilet en cœur du petit prince russe Germontoff; — Mme Descorval est toujours drôle; — Mlles Elven et Berthou toujours jolies.

Comme par le passé, c'est le second acte, — celui du réveillon, — qui a le plus fait rire...

C'est, en effet, un tour de force d'observation que ce dialogue, tout de gaieté et de banalités, qu'ont ensemble, le verre en main, huit personnes des deux sexes, pour la plupart d'intelligence médiocre, et qui, malgré l'insignifiance des convives, ne laisse pas de faire rire aux larmes, par la seule puissance de la vérité, par le souvenir du déjà vu et du déjà entendu... Tous ces gens qui parlent à la fois, sans s'écouter, sans se comprendre, sans savoir même ce qu'ils disent, qui de nous ne s'est trouvé dans leur compagnie, — et même aussi dans leur cas?... MM. Meilhac et Halévy font rechercher à leurs personnages pourquoi les soupers de théâtre sont si rarement amusants: au fond, ceux de la vie réelle sont certainement beaucoup moins drôles, et ce serait à pleurer, si on nous les montrait sur la scène... C'est donc très joli d'avoir pu mettre au théâtre un vrai souper, qui dure bien vingt minutes (l'équivalent d'une grande heure), en nous donnant l'apparence complète de la réalité gaie. — Je ne vois pas que ce genre de vécu se distingue par autre chose du vécu triste où tendent tant de nouveaux, M. Hennique, avec *Esther Brandès*, par exemple. L'un assomme, et l'autre enchante: voilà toute la différence. C'est injuste évidemment, mais c'est ainsi. — A propos de ce second acte du *Réveillon*, mon éminent confrère Jules Lemaitre s'est amusé à faire remarquer qu'on pourrait le suppri-

mer entièrement, sans dénaturer l'action, et, pour le prouver, il a fort spirituellement raconté la pièce, sans souffler mot des épisodes et des saillies qui égayaient l'acte du souper... C'est de bonne guerre évidemment, mais n'en pourrait-on faire autant pour nombre de pièces classées? Le quatrième acte de *Ruy Blas*, par exemple, disparaîtrait au besoin, sans qu'il fût nécessaire de changer un seul vers de la pièce, et presque tous les drames de Shakespeare seraient allégés de moitié, qu'on n'y prendrait pas garde au point de vue de la clarté... Le théâtre n'est pas qu'une œuvre de charpente, et il ne faut point, je crois, trop prendre au pied de la lettre cette règle périlleuse: « Ce qui n'est pas indispensable est de trop »... C'est de trop quand ce n'est pas charmant; mais, si c'est délicieux, comme dans le cas présent, la peste soit des principes qui pourraient nous en priver!...

La troisième représentation donnée par le Théâtre-Libre a été particulièrement intéressante.

Avec un adorable bijou de M. Théodore de Banville, *le Baiser*, dont va s'emparer, dit-on, la Comédie-Française; avec un petit drame très puissant, *Tout pour l'honneur*, tiré par M. Henri Céard d'une nouvelle de M. Emile Zola, il nous a offert *la Sérénade*, trois actes, en prose, de M. Jean Jullien, d'une incontestable originalité...

Il est vrai, — je me hâte de le dire, — que cette originalité est un peu celle qui consisterait à se présenter dans un salon, en faisant la roue et en poussant des cris sauvages... C'est dire, n'est-ce pas, qu'elle déconcerte au premier abord, — et même au second, — les esprits les plus dégagés de toute sorte de préjugés...

M. Cottin, riche horloger, a une femme et une fille. La femme a trente-sept ans; la fille en a dix-huit, et toutes deux ont le même amant, M. Maxime Champanet, un joli garçon de vingt-cinq ans, qui sert de précepteur au jeune Dodo, l'enfant de la maison, un moutard de neuf ans, qui en paraît bien six... (Si je vous dis tous ces âges, c'est que l'auteur lui-même a pris le soin de les indiquer sur sa brochure). — A sa campagne de la Varenne, où, selon la mode commerciale, il va se distraire, chaque semaine, du samedi au lundi, Cottin surprend d'abord la trahison de sa femme, puis presque tout de suite après, le déshonneur de sa fille, qui, de son propre aveu, sera mère dans six mois!... Cottin était déjà très ennuyé: le voici maintenant désolé et qui, s'il en croyait son associé Poujade, — quarante-cinq ans, célibataire et méridional, — ferait tout simplement couler des flots de sang... Mais le brave homme est d'humeur douce: *Te voilà bien, toi, tout de suite, ça ne se fait pas comme ça!... est-ce que je suis militaire, est-ce que j'ai des armes?...* Il inclinera plutôt à s'en aller; — mais cela pourrait faire du scandale, on commenterait sa fuite dans le quartier, et cela comblerait de joie ses

concurrents... Décidément il pardonne à tout le monde et donne sa fille à Maxime... En tant que gendre, — dit-il même à celui-ci, — je suis forcé d'avouer que vous ne me déplaitez pas plus qu'un autre!... Il remet sa décoration, qu'il avait cru devoir ôter et fait apporter du bon vin... Ce n'est pas tous les jours qu'on marie sa fille!...

Comment il en arrive là, et quelle est la marche de cette évolution, — qui n'est point invraisemblable, (car bien des situations dramatiques finissent souvent par s'arranger le plus platement du monde), — il m'est, par malheur, impossible de le conter exactement ici... Je le regrette, car c'est assez plaisant.

Ce qui ne l'a pas moins été, c'est la manière dont l'œuvre fut accueillie.

Il est certain que M. Jean Jullien a voulu faire, non une farce intense, comme on pourrait être tenté de le croire, mais une forte comédie de mœurs bourgeoises et contemporaines. Il a, tout comme M. Alexandre Dumas fils, voulu porter le fer et le feu dans les plaies de la société, en lui disant : « Tu hurleras, tu te révolteras sous la douleur, mais tu ne subiras et verras ton mal! »

Le malheur, pour lui, est que la société s'est trouvée représentée, au Théâtre-Libre, par un public absolument spécial, bien disposé dans son scepticisme, pour toutes les audaces, mais aussi blindé contre elles, quand elles n'ont pas d'autre but apparent que d'« épater les bourgeois »... Dès lors, la pièce, qui, dans la pensée de l'auteur, devait soulever les huées les plus furieuses et n'eût sans doute pas été jusqu'à la fin sur un théâtre ouvert à tous, a été prise du bon côté : on s'est littéralement tordu d'un bout à l'autre; — et c'était là le vrai parti à prendre. Fit-on pas mieux que de se fâcher?... —

Ce qui manque surtout dans cette comédie, non dépourvue de qualités, c'est précisément la première de toutes, la logique dramatique, celle qui vous conduit d'un point de départ choisi à un dénouement prévu et inévitable. — Faute de cela, le don réel d'observation de M. Jean Jullien ne lui a servi de rien : il est d'ailleurs très gâté par une forte dose de parti pris et une fâcheuse altération du goût, qui lui fait mélanger, sans expérience, sans aucun instinct des nuances, le pathétique et le vulgaire, le vrai et l'extravagant. La disconvenance, — on l'a dit plus d'une fois, — est l'essence du ridicule... M. Jean Jullien l'a vu à ses dépens.

Des interprètes de sa pièce, d'ailleurs convenablement jouée, il n'est guère lieu de citer que MM. Mayer et Mévisto.

Le Baiser, de M. Théodore de Banville, est venu fort à propos après cette œuvre incohérente, pour nous mettre un peu de musique à l'oreille et de rêverie au cœur.

Sous prétexte de promener Pierrot dans les bois de Viroflay, M. de Banville l'envoie dans la forêt enchantée du *Songe d'une nuit d'été*... Il y rencontre la fée Urgèle, qu'un méchant enchanteur,

dont elle a dédaigné l'amour, a rendue vieille et cassée; seul, le premier baiser d'un être jeune et pur, donné de bon cœur et sans grimace, aura le pouvoir de rompre ce charme et de rappeler l'éternelle Beauté sur ce visage où les crevasses se creusent dans le parchemin...

Pierrot sera cet être compatissant. Il a déjà partagé son goûter avec la pauvre vieille. Pour le baiser, c'est plus dur : il se fait bien un peu tirer l'oreille.

Un baiser! Oh! parbleu, ces choses-là sont rudes Et je me sens en proie à des mouvements prudens!

Il le donne pourtant, et soudain la belle fée se dresse devant lui!... Il voudrait bien la garder à présent; il ose même, le gourmand, lui demander sa main!... Et il est si éloquent, qu'Urgèle est presque au point de céder... Mais elle entend la voix de ses sœurs qui l'appellent... Les voici qui passent dans la nue, en chantant un chœur de M. Vidal... Vite un baiser rendu au pauvre Pierrot, et elle a disparu soudain au creux d'un arbre... Pierrot, le regard fixé au ciel, la suit longtemps, longtemps des yeux... Un petit point blanc, plus rien, et il se désespère!... A quoi bon vivre?... il n'a plus qu'à se pendre!... Il se ravise néanmoins. N'est-il qu'une femme au monde?... Non, car il voit,

..... dans cette salle Qui du Paradis même est une succursale,

nombre de spectatrices faites pour le consoler... Il ne se détruira donc point. Et c'est tout...

Ce délicieux poème, supérieur encore, s'il se peut, à ses aînés *le Beau Léandre* et *Socrate*, est une occasion de plus à M. Théodore de Banville de montrer son talent de rimeur incomparable et le prestige de son lyrisme. J'ai déjà dit qu'on va le revoir sous peu à la Comédie-Française. En attendant, il nous a été bien présenté par M. Antoine et M^{lle} Deneuilly.

Tout pour l'honneur, drame en un acte, tiré par M. Henri Céard du *Capitaine Burle* de M. Zola, a eu aussi le plus vif succès.

Après s'être conduit en brave sous l'Empire, le capitaine souffre de servir les Bourbons. Sans sa mère, une âme hautaine, où se retrouve le souvenir du vieil Horace, il eût déjà donné sa démission. Mais depuis plusieurs générations, tous les Burle ont été soldats : il faut qu'il en soit toujours ainsi. Ayant cédé, par déférence, à la volonté de sa mère, le capitaine Burle s'est de plus en plus dégoûté du métier : peu à peu il s'est gâté et est tombé dans la débauche... Devenu capitaine-trésorier, il vole la caisse du régiment, pour satisfaire aux caprices d'une maîtresse. Le vol va être découvert, et il n'a pas le courage de se tuer, afin de voir encore une fois cette femme!... Alors, un vieil ami de son père, son supérieur de la veille, le major Laguitte lui cherche une querelle d'Allemand et le tue;... et

M^{lle} Burle qui rentre en ce moment, avec son petit-fils, un pauvre petit gamin qu'elle élève bien durement en vue des luttes futures, montre à l'enfant le cadavre de son père et le jette ensuite dans les bras du major, en lui disant : « Va l'embrasser! il vient de te sauver l'honneur! »

C'est raide, mais d'une facture saisissante, et ça a été admirablement joué par M^{lle} Lerou, de la Comédie-Française, par M. Antoine (le major Laguitte) et par M. Mayer (le capitaine Burle).

Que dire de *la Lycéenne*, de M. Georges Feydeau, représentée aux Nouveautés, avec musique de M. Serpette?... En vérité, c'est fort embarrassant. Il y eut là-dedans une folle dépense d'esprit, de cet esprit naturel qui jaillit spontanément et fait venir le rire tout seul, sans qu'on songe à demander compte à l'auteur de l'extraordinaire cocasserie de ses inventions... M. Georges Feydeau a une verve étonnante, et, quand il abordera un genre se rapprochant plus de la comédie proprement dite, il tirera certainement des effets étonnants de ce précieux don du rire qu'il a reçu de la nature. Il a d'ailleurs du temps devant lui. — La musique de M. Serpette a fait là dedans, sans grande originalité, l'office des airs du Caveau dans les anciens vaudevilles à couplets, et le tout a été gaiement enlevé par MM. Saint-

Germain et Albert Brasseur, et par M^{lle} Jane May.

L'année dernière, j'ai eu l'occasion de parler du théâtre d'application que M. Bodinier, secrétaire général de la Comédie-Française, rêvait de fonder pour les élèves du Conservatoire, et je faisais des vœux pour lui... M. Bodinier a eu le bonheur de réaliser son rêve, et son théâtre fonctionne aujourd'hui au numéro 18 de la rue Saint-Lazare, dans de modestes conditions, il est vrai, et sans la moindre subvention, mais avec le concours assuré de nombre d'abonnés intelligents, qu'il a eu l'art de grouper. Il n'en faut pas beaucoup pour remplir sa petite salle, qui ne contient que cent quarante places. — Mais ce n'est là qu'un commencement, et qui sait? peut-être le signal d'une révolution dans le recrutement dramatique?... Celle-ci, d'ailleurs commence pacifiquement. Approuvé par les maîtres de la scène, le petit théâtre de la rue Saint-Lazare a M. Delaunay pour directeur des études, et les quatre professeurs du Conservatoire pour administrateurs.

La troupe se composera naturellement d'élèves choisis parmi ceux du Conservatoire.

Bonne chance donc à la petite école, et puisse-t-elle en sortir quel'un!... Il n'est que temps.

RENÉ-BENOIST.

NOTES DE THÉÂTRE ET DE MUSIQUE

Nombre de reprises : — à la Comédie-Française, *Hamlet*; — à l'Opéra-Comique, *les Dragons de Villars*; — aux Variétés, *le Grand Casimir*, puis *les Brigands*; — aux Menus-Plaisirs, *François les Bas bleus* (pour les débuts très heureux de M^{lle} Jane Pierney); — au Châtelet, *Michel Strogoff*; — aux Bouffes, *Joséphine vendue par ses sœurs*; — aux Nouveautés, *l'Amour mouillé*.

Les revues de fin d'année : — aux Folies-Dramatiques, *Paris-Cancans*, de MM. Montréal et Blondeau, les maîtres faiseurs de genre (un grand succès, auquel ont contribué le compère Gobin et les deux commères successives, M^{lle} Juliette Dharcourt et de Savenay); — au Château-d'Eau, *Y a rien d'fait*, de MM. Beauvallet et Arrault; — à Déjazet, *une Étoile, s. v. p.*; — à l'Alcazar, *Il reviendra*; — à l'Éldorado, *Paris-Gâchis*; — et à la Scala, *C'est ta poire*, une des meilleures.

À l'Opéra, deux débuts : celui, assez terne, de M^{lle} Maret, dans *Aïda* (rôle d'Amneris), et celui, plus satisfaisant, de M^{lle} Bronville, dans *Robert le Diable* (rôle d'Alice); — installation de M. Edouard Mangin comme chef de chant en remplacement de M. Croharé.

Pour l'anniversaire de Racine : à la Comédie-Française, *Phèdre*, *les Plaideurs* et *A Racine*, poëse de M. Dorchain, dite par M^{lle} Segond-Weber; — à l'Odéon, *Esther*, avec la musique originale de J.-B. Moreau, et *l'Oncle Anselme*, à propos en vers, de M. Georges Lefèvre.

Pour le 226^e anniversaire de Molière : à la Comédie-Française, *Amphitryon*, *le Malade imaginaire* et *le Rire de Molière*, dialogue en vers de M. Louis Tiercelin; — à l'Odéon, *Tartuffe*, *le Malade imaginaire* et *Une Collaboration*, un petit acte de M. Albert Lambert.

Nouvelle administration de l'Opéra-Comique : M. Paravey, directeur; — M. Robert Kemp, secrétaire général; — M. Gaudrait, administrateur; — M. Emile Max, secrétaire de la direction.

Le nouveau secrétaire général de la Porte-Saint-Martin est notre confrère M. René de Cuers; celui des Menus-Plaisirs est M. Izouard.

Aux concerts de M. Colonne, brillante audition de *Manfred* de Schumann, avec récits de M. Emile Moreau, dits par MM. Mounet-Sully et Silvain et par M^{lle} Du Minil.

À l'étranger. — En Angleterre, incendie du théâtre d'Islington, à Londres, et du Théâtre-Royal, à Balton. Pas d'accidents de personnes. — A Constantinople, fermeture du théâtre Turc, pour cause de moralité.

Les livres. — Chez Lemerre : *Beaucoup de bruit pour rien*, de M. Louis Legendre, et *Roger de Naples*, de M. Emile Blémont, deux pièces qu'il est curieux de comparer l'une à l'autre; — chez Tresse : *la Sérénade*; — chez Dupret : *Une première par jour*, de M. Albert Soubles.

Nécrologie. — Marcellin, fondateur de la *Vie Parisienne*; — Eugène Yung, fondateur et directeur de la *Revue bleue*; — Storch, compositeur viennois; — Henri Herz, une des vieilles gloires du Conservatoire; — Pavie, doyen d'âge du Théâtre-Michel; — Auguste Maquet, le collaborateur d'Alexandre Dumas et de Jules Lacroix, un des rares survivants de la jeunesse romantique; — Stephen Heller, pianiste et compositeur hongrois; — M^{lle} Barbiero-Nini, de l'ancien Théâtre-Italien (1851); — M^{lle} Toscan, qui se fit remarquer à l'Odéon, en 1856; — M^{lle} Leriche, danseuse à l'Opéra.

R. B.

EXPLICATION DES DESSINS

LE CLUB DES PANNÉS

Compositions de M. BIANCHINI

LES STATUETTES DE SÈVRES

A. — *Berger* (M^{lle} Elven). — Souliers Louis XV, cuir naturel, à boucles d'argent; — bas de soie blancs à coins bleus; — culotte satin bleu très tendre, à jarrettières soie rose tendre; — gilet crème à fleurs brodées à la main de nuances très éteintes (mauve, vert, bleu, jaune); — habit gros grain bleu très tendre doublé et passepoilé de soie rose tendre, avec boutons d'acier taillés en diamant, et parements gros grain rose tendre; — petit col droit Louis XV et grand jabot de dentelles; — manchettes de batiste et dentelles; — petit chapeau de paille bordé bleu ciel, forme lampion, orné de fleurs des champs et de rubans mauve, bleu et rose; — houlette d'argent garnie de mêmes rubans.

B. — *Bergères* (M^{lles} Berny et Clem). — Souliers Louis XV, cuir naturel, à nœuds mauve; — bas de soie blancs à coins bleus; — la jupe de dessous satin bleu-lumière semée de gros bouquets de roses brodés à la main avec tiges et feuillages de couleur naturelle; — la jupe de dessus faille mauve, forme panier, bouillonnée sur les bords; — petit tablier de satin mauve bordé de deux baguettes de velours noir; — corsage satin or changeant, dont toute la partie supérieure et les manches sont de vieille dentelle; — rubans roses au cou, aux épaules et aux coudes; — chapeau de paille orné de bouquets des champs et de rubans bleu et rose tendre; — houlette d'or garnie de mêmes rubans.

LES DIAMANTS DE LA COURONNE

A. — *Le Florentin* (M^{lle} Deraisy). — Souliers vénitiens satin bouton d'or brodés d'or; — maillot de soie mi-partie: la jambe droite jonquille, la jambe gauche bouton d'or, ornée, dans le haut, de longues dents orange; — jarrettières soie bouton d'or à nœuds satin jonquille; — pourpoint Renaissance soie façonnée bouton d'or brodée à grands ramages de peluche orange, s'ouvrant sur un plastron de surah blanc, que ferment douze barrettes de chenille orange fixées aux bords du pourpoint par de gros brillants; — trousse très petite et très courte garnie, en bas, d'une large broderie d'or et, en haut, d'une étroite bande de surah blanc figurant le bas de la chemisette; — petite fraise en surah blanc; — les manches crevées de surah blanc aux épaules, aux coudes, aux avant-bras, avec nœuds de chenille orange et aiguillettes d'or ornées de diamants; — manchettes de surah blanc; — ceinturon soie jonquille soutaché d'or supportant un poignard à manche d'or garni de brillants et à gaine velours bouton d'or; — calot satin bouton d'or ouvert en triangle sur le côté avec barrettes de chenille orange et gros brillants.

B. — *Le Grand Mogol* (M^{lle} Berry). — Babouches satin blanc bouclées et soutachées d'or pâle; — bas de soie blancs et culotte satin rose-thé brodés d'or pâle; — tunique drap blanc bordée d'une large broderie d'or pâle et s'ouvrant en cœur sur un plastron satin rose-thé; — les mancherons blancs et les manches satin rose-thé avec broderies d'or pâle; — écharpe surah rose thé à longs bouts noués sur le devant et frangés de perles rose-thé; — colback en astrakan blanc orné d'une aigrette blanche montée sur un brillant; — collier bijouterie et diamants.

C. — *Le Mazarin* (M^{lle} Renaud). — Souliers

Louis XIII à grands nœuds de faille violette ornés, au milieu, d'un gros brillant; — maillot de soie blanche; — trousse satin broché blanc, crevée de faille violette de chaque côté; — pourpoint Louis XIII, satin broché blanc, s'ouvrant sur un plastron de faille violette; — les crevés de la trousse et du pourpoint sont rattachés sur les bords par des barrettes de tresse d'argent fixées par de gros brillants; ceux des manches, aussi de faille violette, sont bordés de tresse d'argent; — le pourpoint et le haut des jambes sont ceints de rubans de faille violette avec ferrets de diamant; — col et manchettes de point d'Alençon posés sur un fond de faille violette; — chapeau Louis XIII feutre blanc tout uni et orné de plumes violettes.

D. — *Le Shah de Russie* (M^{lle} Bader). — Souliers satin blanc tout unis; — bas de soie blancs à coins d'argent; — la jupe de dessous plissée et lamée d'argent; celle de dessus satin blanc, ceinte, au bas, d'un rang de brillants; — tablier surah blanc bordé d'un zigzag de paillon d'argent et brillants; — corsage satin blanc uni décolleté en carré croisé de paillon d'argent et semé de gros brillants; — les manches, de fine batiste, courtes et très bouffantes; — bandeau moscovite satin blanc ornées de brillants et de petites croix grecques en paillon d'argent; — coiffure catogan à nœud de satin blanc; — à la ceinture, au corsage et au bandeau, la reproduction du diamant figuré.

LE CHAT NOIR (M^{lle} Ellen André).

Souliers satin caroubier tout unis; — maillot de soie noire; — jupe satin caroubier semée de têtes de chat découpées en velours noir, avec les yeux de verre et les poils des moustaches et des oreilles rapportés; — petit tablier de foulard blanc relevé sur la hanche gauche; — corsage satin caroubier tout uni et très ouvert en carré; — passant sur la poitrine, un grand chat découpé en velours noir dont le dos forme le bord inférieur du corsage et dont la queue, en boa, contourne celui-ci sur la gauche pour aller se retrousser en panache derrière l'épaule droite; — sur la tête « le Moulin de la Galette »; — épée d'académicien.

ALI-BABA (Suite)

Compositions de M. BIANCHINI

MORGIANE (Deuxième et troisième costumes).

A. — Coiffure tissu oriental rebrodé d'or, de saphirs, de rubis et ornée de deux tresses d'or de perles poires; — chemisette mousseline de soie blanche brodée d'or; — petit cafetan peluche bleu pason galonné d'or à la turque et posé sur un long cafetan broché hélotrope brodée d'argent; — écharpe en crêpe de Chine blanc frangée d'argent; — bas de soie chair; — babouches satin jaune brodées d'or; — collier de sequins; — bracelets d'or.

B. — Calot de velours cerise dentelé de tresse plate en argent et sequiné d'or; — bombay en soie écrue imprimée de dessins cachemire et très légèrement brodée d'or; — corsage faille chair; — jupe satin merveilleux blanc; — la jupe de dessous et l'écharpe en gaze de soie fine brodée de pois rose vif; — garnitures petit ruban satin et tresse plate en argent; — bas de soie chair; — babouches cuir naturel; — collier de perles; — bracelets, anneau dit « d'esclavage » et ceinture en argent mat.

E. M.

L'administrateur-gérant: A. Lévy.

Imprimerie D. Dumoulin et C^{ie}, rue des Grands-Augustins, 5, à Paris.

BABIN, MAISON FONDÉE EN 1806

CHALAIN, SUCESSEUR

Costumier de la Comédie-Française

21, rue de Richelieu, Paris

COSTUMES HISTORIQUES POUR BALS TRAVESTIS

STELMANS

COSTUMIER DE L'OPÉRA

COSTUMES HISTORIQUES, GARDE-ROBES, ETC.

37, rue de Clavel, 37

PARIS

18, RUE DES MATHURINS
PRÈS DE L'OPÉRA

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS

SUDATION
MASSAGE
LAVAGE
PISCINE
SALONS DE REPOS
SALON DE COIFFURE
PÉDICURE, BUFFET
HYDROTHÉRAPIE COMPLÈTE
SALLE DE GYMNASTIQUE.

BAIN DES DAMES 47, BRD HAUSSMANN

Madame FLORET

COSTUMIÈRE CHEF DE L'OPÉRA

COSTUMES DE STYLES ET DE FANTAISIE

PARIS, 3, rue Lallier, 3, PARIS

RODES

MADAME VALÉRIE

65, rue Montmartre, 65

PARIS

GLODOMIR LEVENT

Chef Coiffeur de Dames

A L'OPÉRA

POSTICHES, PERRUQUES

COIFFURES DE SOIRÉES, ETC.

18, rue de la Tour-d'Auvergne, 18

PARIS

CRAT

CHAUSSURES POUR THÉÂTRE

Fournisseur de l'Opéra

CHAUSSURES HISTORIQUES & MODERNES

Faubourg-Montmartre, 42

PARIS

LIBRAIRIE CENTRALE DES BEAUX-ARTS, 13, Rue Lafayette, PARIS.

Histoire Ancienne de l'Orient

Par François LENORMANT

Continuée par M. Ernest BABELON, attaché au Département des Antiques à la Bibliothèque nationale

Tome I: Les Origines, les Races et les Langues.

Tome II: Histoire de l'Égypte.

Tome III: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Égypte.

Tome IV: Histoire de l'Assyrie et de la Chaldée.

Tome V: Civilisation, Mœurs et Monuments de l'Assyrie et de la Chaldée.

sous leurs noms: la Perse, l'Arabie, les Israélites, les peuples Chananéens, les Phéniciens et les Carthaginois.

L'ouvrage formera six volumes gr. in-8, illustrés de plus de mille gravures et cartes en noir et en couleur

Prix de chaque volume: Broché, 18 fr. — Relié, 24 fr.

Payable CINQ francs par mois

Pour toute publicité, s'adresser à la PUBLICITÉ GÉNÉRALE, concessionnaire exclusive, 163, rue Montmartre, PARIS

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Costumes historiques des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, tirés des monuments les plus authentiques de peinture et de sculpture, dessinés et gravés par PAUL MERCURI, avec un texte historique et descriptif par C. BONNARD. Nouvelle édition soigneusement révisée par CHARLES BLANC.

Trois magnifiques volumes in-4, imprimés avec luxe sur papier fort, et accompagnés de 200 planches très bien coloriées. — Prix. 250 fr.

Costumes historiques des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, dessinés par E. LECHEVALLIER-CHEVIGNARD, gravés par MM. FLAMENG, DIDIER, etc., avec un texte historique et descriptif par M. GEORGES DUPLESSIS, de la Bibliothèque nationale. — Ouvrage faisant suite aux *Costumes des XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, dessinées et gravées par PAUL MERCURI, et commentées par CAMILLE BONNARD.

L'ouvrage forme deux volumes in-4, composés de 150 gravures coloriées. Prix. 250 fr.

C'est dans le but de faciliter aux artistes, aux directeurs de théâtre, aux gens du monde eux-mêmes, curieux de remettre en honneur, à certains jours, les modes d'autrefois, des recherches qui seraient pénibles et souvent infructueuses, qu'ont été entrepris ces deux ouvrages qui, à vrai dire, n'en forment qu'un.

Bien que les costumes français tiennent une large place dans ces ouvrages, les autres pays n'y ont pas été oubliés.

L'Allemagne montre ses chevaliers empanachés et ses paysannes pittoresquement vêtues; l'Angleterre, ses lords drapés dans de riches manteaux brodés, ainsi que ses nobles duchesses; la Russie, la Norvège et la Pologne, leurs seigneurs riches ou pauvres, garantis par la fourrure des rigueurs du climat; la Hollande, ses coiffures singulières, que les Frisonnes ont conservées jusqu'à ce jour; l'Espagne, ses riches vêtements de soie et ses mantilles élégantes; enfin l'Italie, cette nation privilégiée, ne pouvait être oubliée dans un recueil de ce genre, et bien des emprunts y ont été faits à ses modes coquettes ou sévères.

Costumes au temps de la Révolution, 1790-1791-1792-1793, tirés de la collection de M. V. SARDOU, préface de M. JULES CLARETIE. Quarante eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 40 fr.

Costume anglais, de 1795 à 1806. Recueil de 25 eaux-fortes coloriées, gravées par M. GUILLAUMONT fils.

Un volume grand in-4, en carton. 25 fr.

Costumes de l'Opéra, XVII^e-XVIII^e siècles, avec une préface de C^m. NUTER, archiviste de l'Opéra.

Cinquante planches, fac-similés à l'eau-forte en couleurs, par A. GUILLAUMONT fils. Prix. 100 fr.